

1496

*Alm. A. Dethier
de l'Institut
republicain et amical savants
Jullian*

**Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi**

QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XXVII^e ANNÉE

REVUE
DES
ÉTUDES ANCIENNES

Paraissant tous les trois mois

TOME VII

N^o 1

Janvier-Mars 1905

C. JULLIAN
Notes gallo-romaines.
XXV

Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Lausanne : F. ROUGE & C^o, 4, RUE HALDIMAND

Paris :

ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF



NOTES GALLO-ROMAINES

XXV

ULYSSE ET LES PHOCÉENS

A PROPOS DE LA FONDATION DE MARSEILLE

J'admire fort le livre de M. Bérard sur *les Phéniciens et l'Odyssée*¹. Il est riche de vie, de faits, d'idées, et il suggère presque autant de choses qu'il en apporte. — Regardez la carte des voyages d'Ulysse qui termine l'ouvrage; remplacez ensuite cette carte et ces voyages dans l'histoire maritime de l'Occident, à la date probable du poème, la fin du IX^e siècle (800?)². De nouvelles clartés luiront dans cette histoire.

Ulysse n'a pas franchi le détroit de Gibraltar: Calypso l'a retenu à l'entrée³, dans l'île qui était son domaine, au pied de l'Atlas, dont elle passait pour la fille⁴. Le Grec ne s'est échappé que pour s'en retourner en Orient⁵. Il n'a point touché Cadix, et il n'a point vu l'Espagne. — Et, en effet, avant l'expédition de Coléos le Samien, vers 630⁶, pas un Hellène ne réussit à aborder sur les terres de l'Europe occidentale⁷.

1. 2 vol., Paris, Colin, 1902 et 1903.

2. Cf. Bérard, t. II, p. 588 et s. Le poème a été composé avant l'établissement définitif des Grecs en Sicile et en Campanie (abstraction faite des traditions relatives à Cumès, Busolt, *Griechische Geschichte*, t. I, 2^e éd., p. 392), c'est-à-dire avant 735 (Busolt, p. 385 et s.). Mais, étant données les connaissances précises que l'*Odyssée* dénote touchant les îles, les mers, les caps et les vents de la mer campanienne (Bérard, t. II, p. 267 et s., 314 et s., 341 et s., 349 et s., 119 et s., 183 et s.), je crois qu'il ne faut pas l'éloigner trop de cette date de 735: le voyage d'Ulysse semble correspondre aux courses maritimes que les Grecs ont dû entreprendre des deux côtés du détroit de Messine (cf. Busolt, p. 384), courses qui ont précédé et préparé les envois de colons du milieu du VIII^e siècle.

3. Cf. Bérard, I, p. 240 et s.

4. *Odyssée*, I, 13-15, 50-54.

5. *Odyssée*, V, 277.

6. Cf. Busolt, I, p. 432.

7. Hérodote, IV, 152: Τὸ δὲ ἐμπόριον τοῦτο (Tartessus) ἔην ἀκχίρατον τοῦτον τὸν Ἰβήριον.

Les Hellènes avaient cependant mille motifs d'explorer et d'exploiter cette contrée lointaine : Cadix ou Tartessus¹, colonie² et alliée³ des Phéniciens de Tyr, était la cité la plus fameuse du monde occidental : métaux précieux, terres à blés, troupeaux innombrables, pêcheries miraculeuses, arrivée des cargaisons d'étain, tout faisait de ce port, glorieusement « bâti au cœur de la mer »⁴, l'Eldorado des convoitises méditerranéennes⁵. C'est pour cela que les Phéniciens, cinglant droit vers le Couchant, négligèrent d'abord tant de rivages de la Mer Intérieure, et s'installèrent au plus tôt dans Cadix⁶. — Et c'est de la même manière qu'Ulysse, poussé par les vents d'Est⁷, navigua sans arrêt depuis Charybde et Scylla jusqu'à la vue de Gibraltar⁸.

S'il n'alla pas plus loin, c'est, dit le poète, parce qu'une déesse le retint dans une douce captivité⁹. Force divine, dans l'*Odyssée*, équivaut toujours à puissance humaine, terreur de la nature, ou prescription religieuse. Pour qu'un Grec n'ait pu dépasser la grotte de l'Atlas, il faut que des lois humaines le lui aient interdit. — Or, trois siècles après

1. Hérodote, IV, 152; Aviénus, 85, 269. Cf., entre autres derniers travaux, Atenstedt, dans les *Leipziger Studien*, XIV, 1891, p. 93.

2. Velleius Paterculus, I, 2, 4.

3. Ézéchiel, XXVII, 12 et 25.

4. Expression d'Ézéchiel à l'endroit de Tyr (XXVII, 25), et qui peut s'appliquer à Cadix.

5. Ézéchiel, XXVII, 12 et 25; Hérodote, IV, 152; Aviénus, 276, 296-298; Aristophane, *Grenouilles*, 475, etc. Cf. Busolt, p. 371.

6. Velleius, I, 2, 4.

7. *Odyssée*, XII, 447-8. Ulysse ne parle pas ici du vent d'Est; mais la rapidité de sa course (neuf à dix jours) montre qu'il n'a pu naviguer que par un temps de ce genre. C'est précisément la continuité des vents d'Est (ἀπρωτότη ανέμων, Hérodote, IV, 152) qui a poussé le Samien Coléos depuis l'Égypte jusqu'à Tartessus. Ces vents sont, d'ailleurs, dominants sur le rivage méridional de la Méditerranée.

8. Ulysse a mis neuf à dix jours (il est arrivé dans la nuit qui commençait le dixième, XII, 447) pour faire les 10,000 stades qui séparent Scylla de Gibraltar, soit environ 1,000 stades par jour; et on sait que ce chiffre de 1,000 stades a correspondu, dans les calculs des anciens voyageurs, aux vitesses des navigations rapides (cf. le commentaire de Hergt, *Die Nordlandfahrt des Pytheas*, Halle, 1893, p. 12 et s.). Et la précision qu'Ulysse apporte dans cette indication des jours (ἐνθὲν δ' ἐννήμαρ φερόμενη, δεκάτη δὲ νοκτὶ πύλασαν, XII, 447-8) est une preuve, pour moi très concluante, que l'*Odyssée* emprunte à un périple. — Dernière remarque sur ce trajet d'Ulysse : il arrive dans l'île de Calypso « grâce aux dieux », πύλασαν θεοί (XII, 448), et Coléos, qui fit le même voyage, franchit le détroit et arriva à Tartessos, θεῶν πομπῇ χρωόμενοι (Hérodote, IV, 152). Cette navigation de Coléos, qui est historique, semble le doublet de celle d'Ulysse, qui est mythique.

9. *Odyssée*, I, 13-15.

Ulysse, les Carthaginois, héritiers des Phéniciens et maîtres de Cadix, fixeront le cap espagnol de Palos, non loin de Gibraltar, comme extrême limite de la navigation italienne dans les mers occidentales : passé ce cap, du côté de l'ouest, ils ne voulaient voir d'autres vaisseaux ni d'autres marchands que ceux du nom punique¹. Je n'ai aucune preuve directe que de semblables défenses aient été édictées au IX^e siècle par la puissance géminée² de Tyr et de Cadix. Mais l'absence de Grecs dans ces parages est une preuve indirecte en faveur de cette hypothèse. Ce genre de conventions internationales, destinées à régler les zones d'influence maritime, les us et coutumes de la mer, est infiniment plus ancien qu'on ne le croit d'ordinaire³.

Après le Samien Coléos, ce furent les Phocéens qui franchirent le détroit de Gibraltar⁴, sans crainte de Calypso, de Tyr et de Cadix. Mais c'était à la fin du VII^e siècle (620-600?)⁵.

1. Traité de 509, Polybe, III, 22, 5 : Μὴ πλεῖν Ῥωμαίους, μήτε τοὺς Ῥωμαίων συμμάχους ἐπέκεινα τοῦ Καλοῦ ἄκρωτηρίου (cf. Sieglin, *Atlas Antiquus*, 29, 1, etc.); sur cette limite, aussi Aviénus, 463. Second traité, Polybe, III, 24, 4 : Τοῦ Καλοῦ ἄκρωτηρίου Μαστίας Ταρσηίου μὴ ληΐζεσθαι ἐπέκεινα Ῥωμαίους, μηδὲ ἐμπορεύεσθαι, μηδὲ πόλιν κτίζειν. Je ne peux pas rentrer ici dans l'éternelle discussion sur la date et les clauses de ces traités. — Remarquons ceci : il n'était permis aux Italiens de dépasser cette limite et d'aborder qu'en cas de force majeure; alors, ils avaient le droit de prendre ou d'acheter tout ce qui était nécessaire pour réparer les navires, faire des sacrifices, renouveler leurs provisions; toute autre affaire, trafic ou pillage, leur était interdite : Μὴ ἐξέσω αὐτῷ μηδὲν ἀγοράζειν μηδὲ λαμβάνειν πλὴν ὅσα πρὸς πλοίου ἐπισκευὴν ἢ πρὸς ἱερὰ (III, 22, 6); ...εἰ μὴ ἕως τοῦ ἐφόδια λαβεῖν ἢ πλοίου ἐπισκευάσει (III, 24, 11). Mais c'est exactement dans ces conditions qu'Ulysse est arrivé dans l'île de Calypso, qu'il y a séjourné, qu'il en est reparti : une force majeure l'y a amené (XII, 448), il n'y a fait aucun commerce, il n'en a rapporté aucun objet de prise ou d'échange, seulement les vêtements, les provisions et le radeau que lui a donné Calypso pour revenir chez lui (V, 162-7, 238-967); je ne parle pas de ses amours avec la nymphe du lieu (V, 153-155), qu'aucun traité ne pouvait défendre. Il me paraît donc très vraisemblable que le poète aura simplement brodé une longue histoire d'amour et d'exil sur le thème banal d'un marin naufragé au delà de la limite de la navigation coutumière.

2. L'expression m'est suggérée par Ezéchiel, XXVII, 12 et 25.

3. C'est pour cela que je trouve tout naturel d'accepter la date de 509 pour le premier traité maritime entre Carthage et Rome (plus haut, n. 1). Outre ce traité de 509, voyez celui entre Carthage et l'Étrurie, conclu vers 535, contre les Phocéens (Hérodote, I, 166); probablement aussi un traité conclu entre les Étrusques (de Rome) et les Phocéens peu avant 600 (Justin, XLIII, 3, 4). Voyez, sur l'ancienneté et l'authenticité des conventions de ce genre, les excellentes remarques de Busolt, LI, 2^e éd., p. 754.

4. Hérodote, I, 163.

5. Cf. *Revue des Études anciennes*, 1903, p. 319 et s.

Tyr, menacée dans son île par la domination babylonienne, ne pouvait plus faire acte de souveraine dans les eaux espagnoles¹; Carthage n'y paraissait pas encore; une dynastie indigène, accueillante pour les étrangers, avait grandi dans Tartessus². D'ailleurs, les Phocéens étaient armés pour les longues courses et les batailles navales³.

De ce premier contact avec l'Eldorado espagnol, il resta aux Grecs une inoubliable impression. Elle s'est résumée en la figure du roi tartessien Arganthonios, très riche, très bon, très heureux, qui mourut le plus âgé des hommes et le plus semblable aux dieux⁴. De plus, il fut le modèle des étrangers philhellènes⁵. — Vraiment, ce roi ressemblait fort à Calypso, elle aussi très riche et très heureuse, qui vivait sans vieillir, et dont Ulysse éprouva pendant si longtemps l'inaltérable philhellénisme⁶. Calypso est, si je peux dire, l'aïeule symbolique d'Arganthonios. La nymphe divine et le roi presque immortel représentaient pour les Grecs du IX^e et pour ceux du VII^e siècle les irrésistibles accueils des paradis occidentaux. Ulysse, quittant après de longues journées de vie oisive et voluptueuse la compagnie de la fille d'Atlas, annonce ces Phocéens si longtemps choyés par Arganthonios, et qui, après sa mort, ne reparurent plus à Tartessus⁷.

Avant d'atteindre la grotte de Calypso, Ulysse s'était aventuré dans le nord de la Méditerranée italienne.

Il avait navigué depuis les îles Éoliennes jusqu'à l'entrée du

1. Depuis la fin du VIII^e siècle? Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, t. II, p. 288; cf. p. 549.

2. *Regna Hispaniae*, Justin, XLIV, 5, 1.

3. Hérodote, I, 163.

4. Anacréon *ap.* Pline, VII, 154, et *ap.* Strabon, III, 2, 14; Hérodote, I, 163; Silius Italicus, III, 397-398; Pline, VII, 156; Valère Maxime, VIII, 13, ext., 4; Appien, *Iberica*, 2 et 63, etc.

5. Hérodote, I, 163: Τούτω δὴ τῷ ἀνδρὶ προσφιλέας οἱ Φωκαῖέες οὕτω δὴ τι ἐγένοντο, etc.

6. *Odyssée*, I, 14-15; 55-58; V, 135-136 (τὸν μὲν ἐγὼ φίλεόν τε καὶ ἔτραπον, etc.).

7. Calypso offre à Ulysse de rester avec lui (V, 208):

Ἐνθάδε κ' αὖθι μένων σὺν ἐμοὶ τόδε δῶμα φυλάσσοις.

Arganthonios propose de même aux Phocéens (Hérodote, I, 163): Ἐκέλευε τῆς ἐπιουσοῦ χώρας οἰκῆσαι ὄκου βούλονται. — Les Phocéens ne voulurent pas, τοῦτό γε οὐκ ἐπειθε τοὺς Φωκαῖέας. De même, Ulysse répondit à Calypso: Ἐθέλω... νόστιμον ἡμᾶρ ἰδέσθαι (V, 219-220).

détroit de Bonifacio¹. S'il avait continué sa course sur cette route, une des plus fréquentées de la Méditerranée tout entière², il fût arrivé directement au port de Marseille, dont il n'était plus qu'à mi-chemin.

Mais il ne franchit pas plus le détroit de Bonifacio qu'il ne devait franchir celui de Gibraltar. Il manqua la Gaule ainsi que l'Espagne. Les Lestrygons, gardiens du canal, le rejetèrent vers l'Italie³. L'un et l'autre détroits furent donc fermés aux Grecs : car il y eut, dans l'antiquité comme de nos jours, une véritable question des détroits.

Ulysse, alors, fila droit au Levant⁴, et aborda au cap de Circé⁵, sur le rivage latin. — Il ne devait pas, le long de ce rivage, s'élever davantage dans le Nord. Du cap de Circé, il ne fera plus que descendre au Sud, vers les terres et les mers campaniennes⁶. Il n'arrivera pas jusqu'au Tibre, non plus qu'au Rhône et qu'au grand fleuve de Tartessus.

La limite septentrionale de sa navigation fut donc marquée par la ligne droite qui joint les bouches de Bonifacio au cap Circéo. — Nous retrouverons cette ligne dans le traité conclu en 509 entre Rome et Carthage; elle était alors la limite entre la zone d'influence latine au Nord, et la zone d'influence punique au Sud⁷. Je ne doute pas que, bien avant cette date, elle n'ait déjà servi de frontière idéale à des peuples de la mer⁸. Si Ulysse n'a pu la dépasser, c'est qu'alors les Étrusques, prédécesseurs des Romains, n'autorisaient pas le trafic

1. *Odyssée*, X, 77 et s.; cf. Bérard, II, p. 209 et s. La distance, 3,000 stades, fut parcourue en six jours pleins (X, 80), soit 500 stades par jour, ce qui était l'évaluation minima de la journée de navigation (Ptolémée, I, 17, 5; cf. Hergl, p. 13).

2. Cf. Atlas Vidal-Lablache, p. 84: c'est par les bouches de Bonifacio que passent toutes les routes entre Marseille et les ports de Campanie, Sicile et Orient.

3. *Odyssée*, X, 133 et s.

4. *Odyssée*, XII, 4-3; cf. Bérard, II, p. 261.

5. Bérard, II, p. 261 et s.

6. Voyage vers les Cimmériens, X, 507, favorisé par Borée; vers les écueils des Sirènes, XII, 165-167, qui sont les îlots du golfe de Pestum (cf. Bérard, II, p. 338 et s.), « clef des bouches de Capri », p. 339.

7. Polybe, III, 22, 9 et 11: toute la Sardaigne est carthaginoise; et, sur le rivage italien, le Latium s'arrête à Terracine, près du sanctuaire de Circé (Bérard, II, p. 303).

8. Après la bataille navale qui expulsa les Phocéens de la mer Tyrrhénienne et qui fut la conséquence de la ligue maritime des Étrusques et des Carthaginois, vers 535 (cf. p. 65, n. 3), les Étrusques paraissent avoir placé sous leur influence tous les rivages au nord du cap de Circé et des bouches de Bonifacio, leurs alliés gardant au moins la Sardaigne (Diodore, V, 13, 4; cf. 15, 4).

dans les eaux tyrrhéniennes. Et, de fait, aucune des colonies grecques qui furent fondées en Italie au VIII^e siècle ne s'établit au nord des caps gardés par Circé la magicienne et par les Lestrygons anthropophages.

Ainsi, nous rencontrons déjà, dans les courses nautiques d'Ulysse, trois des routes fondamentales de la Méditerranée du Couchant : la route de Sicile à Cadix par Gibraltar; celle qui, au nord et au sud de Circéi, longe la Toscane et la Campanie; celle qui mène du détroit de Messine à Marseille par les bouches de Bonifacio : autrement dit, la voie de sortie vers l'Océan, la voie des rivages, la voie diagonale du bassin occidental. — Et nous avons aussi rencontré déjà, sur ces routes et dans ces mêmes courses, les trois bornes solennelles des conventions maritimes des siècles ultérieurs, Gibraltar, Bonifacio et Circéi.

Or, les lieux qui servent de limites aux peuples, à ceux de la mer comme à ceux de la terre, engendrent des rapports plus constants, des cultes plus vivaces, des légendes plus riches, des récits plus nombreux. Une frondaïson de mythes a donc poussé autour de la grotte de Calypso et des colonnes d'Hercule, et autour du promontoire latin de Circéi¹. — C'est ainsi qu'au Moyen-Age les traditions et les poèmes devaient se multiplier à la descente du col de Roncevaux, limite éternelle entre la France et l'Espagne².

Ces légendes, enfin, ont pris le caractère des pays auxquels elles s'adaptaient : aimables dans l'île de l'Atlas, gardienne de l'Espagne bienheureuse; sanglantes chez les Lestrygons, sur le rivage de la pure barbarie; magiques chez Circé, à l'entrée de l'Italie, terre de sorciers et de devins.

On a vu comment les Phocéens franchirent, à la fin du VII^e siècle, la borne occidentale, et comment ils arrivèrent à Tartessus. Les mêmes Hellènes parvinrent, vers le même

1. Cf. la légende des *Aræ Philænorum*, Salluste, *Jugurtha*, 79.

2. Peut-être dès le X^e siècle (chartes du Cartulaire de Sainte-Marie de Bayonne).

temps, à dépasser les caps redoutables qui leur fermaient la mer italienne d'en haut (vers 600).

Soit qu'ils aient dès lors battu les Étrusques, soit plutôt qu'ils aient obtenu d'eux le libre passage, ils doublèrent le promontoire de Circé, et on les vit naviguer dans les eaux du Tibre¹. — Ils s'aventurèrent aussi au delà des bouches de Bonifacio où avaient veillé les Lestrygons, et, à l'extrémité de cette route qu'Ulysse avait déjà parcourue à moitié, ils fondèrent la colonie de Marseille². La création de cette ville et les campagnes maritimes des Phocéens furent, à deux cents ans de distance, la revanche des descendants d'Ulysse sur Circé et les Lestrygons.

Mais cette fondation et ces campagnes furent aussi la revanche de Calypso et de Nausicaa sur l'indifférence des chefs hellènes.

Calypso désirait Ulysse pour époux; elle était prête, en vue d'une éternelle union, à le rendre immortel comme elle³. Quand Nausicaa aperçut le même Ulysse « tout brillant de beauté et de grâce », elle dit aussitôt à ses femmes : « Puissé-je avoir un mari semblable, et puisse cet étranger demeurer ici ! » Mais Ulysse ne songeait qu'à Pénélope.

Deux cents ans plus tard, vers 600, la fille d'un roi ligure, séduite par la vue d'un chef de navire phocéén, le choisit pour époux et lui fit donner la terre où la cité grecque de Marseille allait se bâtir. Et celui-là accepta aussitôt la femme et la terre⁵.

Ulysse est le Grec qui aspire au retour et « à la fumée de sa demeure », qui court les aventures et ne fonde pas des colonies, et qui, fidèle à son épouse hellène, a l'horreur des mariages exotiques; le Phocéén est le Grec qui cherche

1. *Temporibus Tarquinii (Prisci)*, Justin, XLIII, 3, 4.

2. Justin, XLIII, 3.

3. Αἰλαιομένη πόσιν εἶναι, *Odyssée*, I, 15; V, 135-136.

4. Ἄ: γὰρ ἐμοὶ τοιάσδε πόσις κεκλημένος εἶη
Ἐνθάδε ναιετάων, καὶ οἱ ἄρσιν αὐτόθι μέμνην.

Odyssée, VI, 244-245.

5. Justin, XLIII, 3.

de nouveaux domaines et de lointaines fiançailles. Mais l'un et l'autre ont suivi les mêmes routes, rencontré les mêmes caps, les mêmes détroits, les mêmes séductions. Les Phocéens, plus heureux et plus ambitieux, sont allés jusqu'au bout de ces routes, sortis indemnes des dangers que présentaient ces caps et ces détroits. Au delà de Gibraltar, ils sont arrivés à Cadix; au delà de Circéi, à Rome; au delà de Bonifacio, à Marseille. Et ils ont épousé, pour faire souche sur la terre conquise, Calypso ou Nausicaa.

CAMILLE JULLIAN.

SILVANUS ET SILVANA

Je n'hésite pas à appeler de ce nom les deux figures représentées sur le monument de Vachères, publié par M. Arnaud d'Agnel (*Revue*, 1904, p. 334). Tout nous ramène, sur cette très curieuse pierre, à des dieux sylvestres : leur enlacement avec un tronc d'arbre, qui fait songer aux sylvains Dendrophores; les basques du costume de l'homme, qui semblent les extrémités de quelque dépouille d'animal; les pieds de ce même personnage, qui ne sont certainement pas des pieds humains. — D'autre part, que les Gaulois du Midi adorassent un couple formé de Sylvain et de Sylvaine, cela résulte de l'inscription trouvée à Roussillon, près d'Apt (*Corpus*, XII, 1103), dédiée SILVANO ET SILVANE, double dédicace d'ailleurs fort rare en son genre. Or, Roussillon et Vachères sont également dans la région aptésienne, au pied de la chaîne boisée des monts de Vaucluse. — Tout n'est pas italien dans ce monument : d'abord, la présence d'une parèdre à Sylvain et son homonyme; puis, les favoris donnés pour coiffure au dieu (en admettant que ce ne soit pas un appendice dans le genre de celui du masque de Saintes, *Revue*, 1903, p. 385); sans doute aussi, la façon dont les deux dieux embrassent l'arbre. Nous avons donc affaire ici à un « compromis » entre les faunes latins et les faunes indigènes de la religion sylvestre, pour appliquer à l'archéologie un mot que Mohl avait heureusement trouvé

pour la linguistique romane¹. — Remarquez, une fois de plus, l'abondance de ces essais de sculpture italo-gauloise dans les régions cavares, salyennes, et vulgientes surtout (cf. *Revue*, 1903, p. 295), essais qui ont été très souvent provoqués par le culte des divinités rustiques et domestiques.

C. J.

VULCAIN(?) ET APOLLON

(PLANCHE II)

Mon maître et ami M. Fr. Daleau me communique ce fragment de sculpture gallo-romaine. « Il a été découvert, » m'écrit-il, « vers 1888, par M. Normand, en procédant à un défrichement sur sa propriété, au lieu dit Le Baille ou Le Bayle, commune d'Eyrans ou d'Anglade, canton de Blaye (Gironde), avec quelques monnaies, de nombreux fragments de marbres et de poteries et des débris de construction... Plaque de marbre blanc mesurant (environ) : hauteur, 0^m 50 ; largeur, 0^m 40 ; épaisseur, 0^m 10. » C'est, je crois, le fragment d'un autel ou d'un socle présentant les figures de plusieurs dieux : Vulcain(?) a ses pinces, ciseaux ou tenailles(?); Apollon, son plectre et sa lyre (dont on voit l'extrémité). Nous reproduisons le monument d'après une excellente photographie de M. Amtmann.

C. J.

1. *Introduction à la chronologie du Latin vulgaire*, Paris, 1899. Mohl vient de disparaître, tout jeune encore et avec lui une des intelligences les plus vives et les plus hardies que la linguistique ait produites. Ce travailleur de premier ordre, ingénieux, fin, patient, méritait mieux que sa destinée, et je n'hésite pas à croire que, sur plus d'un point, l'avenir donnera raison à ses théories.



FRAGMENT DE SCULPTURE GALLO-ROMAINE